

marron, crée une bigarrure qui a son charme. Les moines officient gravement au chœur, et les orgues, fort bien tenues, jettent des flots d'harmonie sur l'assemblée radieuse. Les enfants se regardent sous leurs vêtements neufs et rient de bonheur, tant cette toilette leur semble extraordinaire. Un seul, mal et peu habillé, semble étranger à la joie universelle. Une jeune femme bien mise le surveille pourtant et le caresse. Je m'imagine que c'est sa mère, et je m'étonne qu'elle ait gardé pour elle seule les beaux habits, car sa figure est franchement bonne et intelligente. Je veux éclaircir le mystère et intervenir, s'il y a lieu, en faveur du pauvre petit. A la sortie de l'église, je la fais interroger par un jeune adolescent de douze ans qui s'est offert comme interprète. La jeune femme sait d'ailleurs quelques mots de français. Les Dames de Nazareth l'ont élevée. Cet enfant n'est pas le sien; elle l'a pris à l'église par charité. Cela lui a été plus facile que de l'habiller, car elle n'en a pas les moyens. Quand elle voit que je m'appête à les lui fournir moi-même, son bonheur est grand, et elle me baise les mains. Les magasins des juifs sont ouverts, car notre Pâque ne les regarde pas; je veux que l'enfant soit aussitôt habillé de pied en cap et qu'on me l'apporte lavé, approprié et digne de se réjouir en cette belle solennité. Je ne pense pas que Jésus ait jamais été aussi pauvre. Quant à la jeune femme, simplement mais proprement mise, il n'est pas douteux qu'en regardant les images de la Vierge qu'elle priait,

elle a fini par en prendre quelque chose dans le maintien et le regard. Je parle des vierges de Murillo; celles de Raphaël ne seraient pas dans son type. On m'a ramené le bambin transfiguré sous ses vêtements rouges, verts, blancs et même quelque peu galonnés d'or. Il était suivi de sa mère véritable et de toute la parenté. Ces gens-là étaient heureux. Je l'étais bien plus moi-même, car je pensais au divin Enfant, en l'honneur duquel j'avais fait ma petite charité.

Le festin de l'*Alleluia* a été somptueux chez l'excellent curé maronite. Ce brave P. Dhada a invité les prêtres qui pouvaient nous faire plaisir, et il a même inspiré à son cuisinier quelques idées françaises que le Vatel a plus ou moins bien réalisées. Nous avons un agneau rôti. Peu m'importe le reste. Des visiteurs continuent à affluer dans la salle voisine durant notre repas. Si on ne leur expliquait l'ennui qu'éprouvent les Français à voir leur table entourée de spectateurs, il est évident que l'appartement même où nous sommes se remplirait vite de ces curieux. C'est en rappelant ces singuliers usages orientaux que j'ai expliqué, dans ma *Vie de Notre-Seigneur*, la présence ou la venue de Marie-Madeleine chez Simon le Pharisien, pendant le banquet offert à Jésus.

Le soir nous faisons quelques visites aux notables de Nazareth. Nous trouvons chez l'un d'eux une belle réunion d'hommes et la plus riche collection de narguilehs que nous ayons encore vue. On nous y donne des indications précieuses pour

notre itinéraire des jours suivants. La conversation par interprète étant d'ailleurs fatigante, nous levons bientôt la séance en souhaitant les bénédictions du ciel à ces braves Nazaréens, qui nous prennent respectueusement la main pour la porter à leurs lèvres, à leur cœur et à leur front incliné. Il est temps d'ailleurs de nous retrouver un peu seuls pour jouir à notre aise des dernières heures que nous devons passer ici. L'isolement double la joie de l'âme qui contemple des sites célèbres à travers de pieux souvenirs. Vaillamment nous gravissons la montagne au pied de laquelle la ville de Nazareth est assise. De sa terrasse, le directeur de l'orphelinat protestant nous regarde passer. Il nous aurait été agréable d'être salués par lui.

Arrivés au pied du ouély qui marque le point culminant de la colline, nous parcourons d'un coup d'œil général le magnifique panorama. Puis nous l'analysons dans le détail, fixant au bout de notre lunette chaque localité célèbre. Au midi, et contournant la plaine d'Esdrélon, Mageddo, Adadremmon, Taanach, Djenin, Gelboé, Sunam, Naïm et Endor sont suspendus en demi-cercle aux montagnes de la Samarie, de Gelboé et du Petit-Hermon. De l'est au nord, notre œil va par le Thabor au lac de Tibériade, dont on voit seulement le site déprimé; il plonge à travers des collines indécises jusqu'aux monts vaporeux du Hauran, et remonte par les montagnes boisées de Nephtali jusqu'à la plaine de Saint-Jean-d'Acre. Quelques noms évoquent encore de grands souvenirs à travers les

hauteurs qui se superposent de la plaine de Zabulon avec Séphoris à nos pieds, jusqu'à Saphet sur sa pyramide, et même jusqu'aux cimes neigeuses du Grand-Hermon. Hazor, Giscala, Cédès, Dan, Césarée sont, en effet, là-bas. Puis, tournant vers la gauche, nous saluons Sidon, Tyr, plus près Saint-Jean-d'Acre, et enfin Kaïpha, qui s'abrite au pied de la croupe allongée du Carmel, tombant brusquement dans les flots de la Méditerranée. Les rayons du soleil couchant dorent encore les cimes de la montagne et la plaine liquide aux vagues scintillantes. Kaïpha se déroule avec ses blanches maisons entre le Carmel et la mer, au milieu de petits jardins soigneusement cultivés. Ce lointain se couvre de teintes ravissantes. L'air est si pur, qu'à la distance de vingt-cinq kilomètres, grâce à notre lunette, le Carmel se laisse voir dans les moindres détails.

Par la pensée, mieux encore que par le regard, nous atteignons la blanche construction occupant la plate-forme nord-ouest de la montagne, et nous donnons un *Alleluia* fraternel aux religieux qui nous y réservaient une douce hospitalité dont nous ne profiterons pas. Le clocher et la coupole qui dominent les toitures plates et les terrasses du vaste parallélogramme marquent la place de l'église où les pèlerins vont visiter la grotte du prophète Élie. Le Carmel servit longtemps de retraite à l'homme de Dieu, et l'un de ses plateaux où, plus près de nous, les chênes, les pins, les lentisques et les caroubiers dessinent de larges et sombres taches, fut le champ clos où l'énergique Thesbite

défia et convainquit d'imposture les faux prophètes d'Israël. Vainement ceux-ci, prêtres de Baal et d'Astarté, invoquèrent-ils leurs idoles depuis le matin jusqu'à midi, dansant autour de l'autel et opérant des incisions sanglantes dans leur chair aux cris de : « Baal, réponds-nous ! » il n'y eut pour eux aucun signe d'en haut autour de l'holauste. Élie ne fit que dire un mot à l'Éternel, et le feu céleste tomba aussitôt, consumant la victime, le bûcher, la terre, et vaporisant l'eau qui les entourait. « C'est Jéhovah qui est Dieu, s'écria alors la foule, c'est Jéhovah qui est Dieu ! » et, saisissant tous les faux prophètes, elle les immola au pied de la montagne, sur les bords du Cison, dont le lit encaissé se dessine à travers des massifs de lauriers-roses.

Ces terribles manifestations de la divinité, célèbres dans l'histoire juive, rendirent le Carmel de plus en plus vénérable aux yeux de tous, et nous savons que sur ses hauteurs il y eut un sanctuaire « sans statue ni temple, dit Tacite¹, mais avec un autel et des adorateurs ». L'historien philosophe ne comprenait rien au culte spiritualiste d'Israël, et, ne trouvant nulle part d'idole, de Dieu visible et palpable, il se prit à croire que la montagne elle-même était ce Dieu. Le prêtre Basilide y prophétisa à Vespasien sa prospérité future, *magna sedes*. Pythagore, venant de Sidon, y monta pour y honorer la divinité. Il y resta seul et longtemps.

¹ *Hist.*, II, 78.

Quand il en descendit, observe Jamblique, il allait, avec une solennité étrange, droit devant lui, sans que rien, ni précipices ni rochers, fit obstacle à sa marche¹. Le biographe sembla dire que son héros était dans un milieu ou dans un état surnaturel.

Il n'est pas douteux que nous nous trouvons sur des terres que le ciel a touchées et pénétrées de ses influences. Ces pays n'ont jamais ressemblé aux autres. Jésus devait aimer à venir là où nous sommes, contempler le solennel paysage et y lire, comme dans un livre vivant, les vieux souvenirs de la miséricorde divine et de la malice humaine. Que de fois, et non sans quelque tressaillement, assis sur l'une des pierres où nous nous asseyons nous-mêmes, il dut arrêter son regard sur l'arène où bientôt il allait descendre, entrevoir les combats à livrer, compter les brebis à recueillir, et enfin saluer à l'horizon plein de tempêtes la croix hideuse qui l'attendait, comme la tribune d'où il lui fallait parler au monde et le piédestal où, entre le ciel et la terre, il devait obliger l'homme et Dieu à se rencontrer.

Nous cueillons pieusement quelques-unes de ces fleurs que le Maître regarda jadis et cueillit lui-même. L'âme radieuse, nous descendons lentement la colline en nous arrêtant coup sur coup pour contempler à nos pieds Nazareth enveloppée des premières ombres du soir. Nous pas-

¹ Jamblique, *Vita Pythag.*, III.

sons une dernière fois devant la fontaine. Dans un birket on abreuve des troupeaux. Quelques femmes attardées se pressent devant l'arceau ruineux où coule la source. Des voyageurs dressent leur tente sous les oliviers voisins. Il faut rentrer au couvent pour préparer notre départ de demain. Un pèlerin plus qu'octogénaire vient d'arriver. C'est le vieillard que nous avons déjà rencontré à la mer Morte et au Jourdain. Pendant le souper il nous dit son histoire. Parent de l'empereur d'Autriche, il se trouve, comme moi, l'ami de deux grands évêques de son pays, le cardinal Haynald, archevêque de Colocza, et l'illustre Strossmayer, évêque de Diakovar.

Lundi, 2 avril.

A quatre heures du matin nous sommes sur pied, et, la messe dite, nous serrons la main des deux frères franciscains qui nous ont si cordialement traités durant ces trois jours. L'un est à peu près mon compatriote. L'autre fut garde municipal de la ville de Paris. Il a mis dans le régime de l'hôtellerie un peu de cet ordre et de cette propreté qui sont en France un des charmes de la vie domestique, et qui ne gâtent rien nulle part. Un enfant de douze à treize ans, svelte, gracieux, en admiration devant nous, proprement vêtu, se joint à notre caravane. Nous pensons que c'est

par hasard, et qu'il va à quelque village voisin. Or il sera des nôtres jusqu'à Damas, et mon mouk्रे Abeth, menteur autant que laid, nous fera croire, je ne sais dans quel intérêt, que c'est son jeune frère. Nous n'avons su qu'au moment de partir pour Beyrouth, après la distribution finale des baghchichs, que c'était un jeune chrétien travaillé du désir de nous suivre en Europe et de se consacrer à notre service. C'était trop tard. Je ne pense jamais à lui sans un serrement de cœur. Il aurait fallu deviner ses bonnes intentions quand il fredonnait, en me regardant de son œil le plus caressant, de pieux cantiques auxquels je ne comprenais rien. Cet adolescent, aux vêtements rose pâle retenus par une large ceinture rouge, au blanc couffieh tombant sur ses hautes épaules, au pied solide et leste dans des sandales soigneusement liées autour de jambes bien musclées, s'appelle Ahmed.

A Reineh, le jeune curé sort de l'église pour nous souhaiter heureux voyage. C'est un Français. Les moissons, belles malgré la sécheresse, se balancent à droite et à gauche autour de nous. Par ce chemin où nous marchons arrivaient, au commencement de l'année heureuse, le jeune Maître, Simon-Pierre, André, Jean, Philippe, Jacques et Nathanaël, venant des bords du Jourdain et allant à Cana assister à des fêtes nuptiales où Marie les avait devancés. Le ciel n'était pas plus beau qu'aujourd'hui. J'allais dire, leur cœur n'avait pas plus de joie que le nôtre. L'atmo-

sphère où nous vivons depuis trois jours nous enivre de lumière et de suaves émotions.

A gauche sur la colline, dans un nid de verdure, El-Mesched est peut-être l'antique Gath-Hepher, la patrie de Jonas. Dans une assez pauvre mosquée on montre, sous un tapis vert, le tombeau du Prophète. Des femmes descendent de la hauteur pour aller puiser de l'eau à la fontaine de Cana, où nous arrivons bientôt. Je remarque une fort jolie vigne nouvellement plantée, ce qui prouve que les habitants du pays ne comptent pas sur l'intervention miraculeuse du Maître pour avoir du vin sans travail. Je souhaite au propriétaire d'en recueillir d'aussi exquis que celui dont le chef du banquet fit l'éloge devant les convives étonnés.

Nous voici à la fontaine d'où venait l'eau que Jésus changea en ce vin délicieux, car il n'y a qu'une seule fontaine à Cana. L'eau en est médiocrement bonne et peu propre. Une anguille énorme s'y promène dans la vase. On me dit qu'elle a été mise là pour dévorer les sangsues qui y pullulent. Des troupeaux boivent dans un sarcophage. A travers d'immenses haies de cactus, formant rempart autour du petit village, le long de jardins remplis de figuiers et surtout de grenadiers, nous arrivons à l'église catholique, qui marque, dit-on, le site traditionnel où s'accomplit le changement de l'eau en vin. L'office du matin commence à peine. Nous entrons dans la maison du curé. Il y a du vin sur la table, nous le goûtons. Le vin de Cana est meilleur que l'eau de sa fontaine. Dans l'église

des Grecs schismatiques, qui est en construction, on nous montre les deux vases antiques dits urnes de Cana. Ils sont grossièrement faits et à l'abri de la casse. Que l'on se représente un cône tronqué en pierre dure, du poids de soixante-quinze kilos environ, percé au fond pour recevoir un robinet, et l'on aura une idée de chacun de ces récipients, dont le curé Geissler nous a démontré la provenance apocryphe. Il croit que ce sont tout simplement des urnes ayant servi aux baptistères des deux anciennes églises de Cana.

Nathanaël ou Barthélemy était d'ici. Cet honnête homme, un peu rude mais franchement droit, que Notre-Seigneur avait vu en méditation sous un figuier et dont il fit un apôtre, est digne de toutes nos sympathies. Je suis né le jour de sa fête, et je me demande pourquoi je ne porte pas son nom, puisque mon excellent parrain le portait. On nous montre le site traditionnel de sa maison. Il est occupé par une modeste chapelle. Le cimetière catholique se trouve à côté. Nous y cueillons des lupins bleus et des liserons roses. La population de Cana semble laborieuse. Les collines qui entourent le village, car tout en commandant un gracieux vallon il n'est pas lui-même sur la hauteur, sont coupées de terrasses qui retiennent la terre végétale et paraissent soigneusement cultivées.

Nous quittons Cana par le chemin qui monte vers l'orient. C'est celui que dut suivre, mais en sens inverse, l'officier de Capharnaüm venu pour demander à Jésus la guérison de son fils. « Des-

cends, lui disait-il, avant que mon enfant ne meure. » Et Jésus lui répondit : « Va, ton enfant vit. »

A neuf heures nous sommes au mont des Béatitudes. Il est reconnaissable aux deux sommets qui l'ont fait surnommer les *Cornes de Hattin*. La croyance populaire suppose que Jésus prononça en ce lieu le fameux discours sur le bonheur, la justice et la sagesse des fils de l'Évangile. Là donc aurait été donnée la charte du royaume nouveau. Il est surprenant que, si la tradition est ancienne, — et elle ne peut avoir de valeur qu'à cette condition, — aucun sanctuaire important n'y ait été érigé dès les premiers âges chrétiens. Sur la plateforme supérieure on voit les restes d'un camp retranché, une citerne à peu près comblée et un oualy en ruines. En tout cas, ce ne serait pas au sommet de la montagne qu'aurait eu lieu la prédication célèbre, mais en un point intermédiaire qui permettait de dire à saint Matthieu qu'on était sur la hauteur et à saint Luc sur une surface plate, ἐπὶ τόπου πεδινῶ.

Ce point entre la plaine et le sommet existe réellement ici, sur la pente méridionale où je me repose volontiers. Un grand rocher s'y dresse comme un siège d'honneur. Autour de lui, d'autres plus modestes ont pu grouper un nombreux auditoire suspendu aux lèvres du divin prédicateur. Le site est solitaire, mais non pas triste. La vie s'y épanouit avec une exubérance étonnante. A travers la brise parfumée et les rayons du soleil, des pa-

pillons, des alouettes, des cailles se poursuivent, se heurtent, se culbutent sur un tapis de fleurs si heureusement variées et harmonisées, que je n'avais jamais rien vu ni imaginé de semblable. Des aigles volent sur ma tête. Je m'assieds à la place du Maître, et je me redis à moi-même ces conditions évangéliques du vrai bonheur et de la vraie sagesse que l'homme n'écoute pas sans effroi, mais dont il proclame la vérité quand, désabusé de toutes les théories humaines, il consent à revenir aux enseignements divins trop aisément pris pour des paradoxes.

Hélas! ces pierres, qui ont entendu le Maître dire au monde : « Heureux les doux! Heureux les pacifiques! » ont été abreuvées du sang de l'homme. Ici nos preux chevaliers, épuisés par la chaleur et la soif, se défendant à travers les broussailles que Saladin avait fait allumer sous leurs pas, ayant laissé tomber la vraie Croix au pouvoir de l'ennemi, durent se rendre après un affreux carnage. Comme le sultan offrait des sorbets glacés aux vaincus, Guy de Lusignan passa la coupe à Renaud de Châtillon, qui était près de lui : « Ce traître ne doit pas boire, dit Saladin, car s'il buvait sous ma tente, je n'aurais plus le droit de le tuer, et c'est lui qui a rompu la trêve. » Le frappant aussitôt de son cimenterre, il donna à ses soldats l'ordre de l'achever. Et Jésus avait dit : « Heureux les miséricordieux! » Fermant mon Évangile, je re- joins nos montures en me demandant ce que l'humanité a fait des paroles de vie que le Ré-

dempteur lui avait apportées. Deux cents Templiers ou Hospitaliers furent massacrés ici sous les yeux du sultan, et plusieurs chevaliers, préférant mourir martyrs plutôt que vivre prisonniers, se mirent à crier en offrant leur tête aux bourreaux : « Et nous aussi, nous sommes Templiers ! » En remuant la terre, le paysan soulève encore des ossements humains, ossements de héros, desquels il est juste de dire :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

C'est aussi sur une de ces hauteurs que Jésus se retira pour choisir sous le regard de son Père les douze apôtres, prémices et pasteurs des douze tribus de l'Israël véritable, dans l'Alliance nouvelle et définitive du royaume de Dieu.

On nous montre, à une demi-heure plus loin et sur notre route, quelques blocs de basalte marquant la place hypothétique de la seconde multiplication des pains.

La chaleur devient accablante. Un campement de Bédouins sous des tentes noires et basses avec tout un monde de bêtes qui les environne nous intéresse. Une femme s'empresse de nous apporter du lait. Il est aigre. Si ardente que soit notre soif, au grand étonnement de la Bédouine, nous n'en voulons pas. Il paraît que c'est un rafraîchissant fort apprécié des Orientaux. Nos moukres le boivent à notre place, et nous expriment leur gratitude et leur étonnement.

Enfin voilà le lac ! Il s'arrondit à nos pieds comme un vaste miroir, plus large au nord qu'au midi, encadré de montagnes dont la teinte varie aux diverses heures du jour. En ce moment on dirait qu'une gaze argentée flotte sur l'insigne et invariable relique où ma foi retrouve Jésus tout entier. Je me dresse sur mon palanquin, et, agitant mon chapeau, je crie à mon ami : « Le lac ! voilà le lac ! » puis je deviens muet et je contemple. C'est dans ce petit espace de vingt et un kilomètres du nord au sud et de neuf de l'est à l'ouest, sur cette grève où ondulent mollement les vagues paisibles, à l'abri de collines inégales tantôt se rapprochant, tantôt s'éloignant du rivage selon la capricieuse conformation du volcan éteint, que s'est déroulée la plus heureuse partie de l'histoire évangélique.

Sans peine mon imagination reconstruit ce que que mon œil n'y trouve plus. C'est là que Jésus vit Simon-Pierre et André, découragés après une nuit de pêche infructueuse. « Venez avec moi, leur dit-il, je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Et ceux qui n'avaient pas su prendre des poissons furent invités à prendre des âmes. C'est là qu'il s'attacha définitivement les fils de Zébédée. C'est dans l'une de ces anses arrondies que se balançait la barque de Pierre, quand le Maître enseigna comment il fallait évangéliser. De toutes parts, sur ces bords jadis couverts de petites villes, les foules avides, de miracles, apportaient leurs malades, et d'un mot Jésus les guérissait. Sur ces ondes paisibles il s'en-

dormit au soir d'une grande journée et se réveilla pour commander à la tempête. Sur ces montagnes avoisinantes il aimait à s'isoler pour prier. Là-bas il dit la parabole de la semence en montrant peut-être un semeur, celle du filet en voyant des pêcheurs ramener à terre la seine pleine de poisson, celle du grain de senevé en observant cet arbuste au milieu des rochers, celles de l'ivraie, du levain, des trésors et de la perle. C'était le temps de la vie heureuse. Il distribuait aux disciples le lait de la doctrine, avant de les initier aux luttes douloureuses et aux tristes révélations du lendemain. Sur ces eaux il marcha au milieu de la tempête et soutint Pierre en disant : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Là il fit pêcher le poisson qui portait dans sa gueule le statère destiné à payer l'impôt injustement réclaté. Ici il apparut ressuscité, glorieux, vainqueur de la mort et de ses ennemis. Là Jean le reconnut à travers le brouillard du matin : « C'est le Maître ! » dit-il, et Pierre se jeta à l'eau pour le rejoindre le premier.

Chose étrange ! on dirait qu'après Jésus il n'y a plus eu place pour personne dans ce vallon, désormais silencieux comme un sanctuaire. Les hommes ont eu peur d'habiter là où Dieu avait vécu. En vain je regarde sur les flots et sur la rive, au milieu d'une nature si belle, si féconde, si vivante, rien d'humain ne remue. Seule la grande mémoire, la douce image, l'invisible réalité du Maître plane sur le site béni. J'ai beau chercher, je n'y vois que Lui avec l'éternelle vérité à ses

lèvres, la puissance dans sa main, l'immense charité au cœur, Lui humble, fort, patient, généreux, glorifié, Homme, Maître, Rédempteur, Dieu. Oui, il se dresse devant moi vivant sur ce lac sacré, et, sous l'auréole divine qui entoure sa beauté humaine, d'une voix qui ébranle mon âme, il me crie comme à Simon-Pierre : « M'aimes-tu ? »

Tous ces souvenirs m'envahissent à la fois et m'absorbent. Tibériade est au-dessous de moi depuis longtemps, et je ne l'avais pas remarquée. On dirait une petite ville de carton. Elle est pourtant bâtie en blocs de basalte dont une partie a été régulièrement blanchie, et cette teinte éclatante, rehaussée par les tons sévères des remparts, produit le plus étrange effet. A l'orient la ville s'appuie au lac. Sur ses autres côtés elle est protégée par des murs flanqués de tours peu redoutables. Un tremblement de terre, en 1837, a achevé de compromettre ces fortifications, qui tombent en ruines.

C'est Hérode le Tétrarque qui fonda Tibériade, l'an 17 de Jésus-Christ, et lui donna le nom de Tibère, son auguste protecteur. L'emplacement de la nouvelle ville avait été mal choisi, car le sous-sol était plein de tombeaux, ce qui empêcha tout d'abord la population juive de s'y établir. Il fallut y amener des gens de toute sorte à qui l'on donnait pour les retenir des terres et des maisons. Tibériade n'en devint pas moins la capitale de la tétrararchie, mais pour peu de temps. On ne s'explique pas que Jésus, vivant aux portes de cette impor-